

Justes et Littérature

Adolphe Nysenholc

Dans cet article, il ne sera pas question du *Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, et de la légende des 36 Justes anonymes qui sauvent, à chaque génération le monde. Ni des *Justes* de Camus, où parmi les révolutionnaires russes anarchistes au contraire violents, il y en a un qui n'a pas lancé sa bombe sur le carrosse du tsar, car il s'y trouvait un enfant. Mais de la question du Gentil bienfaiteur, déjà défini par le Talmud, et repris d'une manière plus spécifique par Yad Vashem, qui attribue le titre de Juste parmi les nations à un non-juif qui a sauvé la vie d'un Juif dans le cadre de la Shoah¹.

Le risque encouru était réel, plusieurs Justes ayant été arrêtés et déportés, comme Émile Boufflette, Eugène Cougnet, Odile Henry et son mari Rémy Ovar, Max-Albert Van den Berg... Nous observerons quelles traces les sauveurs ont laissées dans les écrits des enfants cachés.

Récits

Dans la centaine de témoignages recueillis par Herman Vandormael, *Les enfants cachés se souviennent*², par Sylvain Brachfeld, *Merci de nous avoir sauvés*³ et dans *L'Enfant sauvé*⁴, une quinzaine d'enfants cachés ont fait reconnaître explicitement leurs sauveteurs comme Justes.

Leur lecture offre une richesse infinie de situations :

Lisons André Goezu⁵ : « Ma cousine et moi étions cachés à Wuustwezel, à quelques centaines de kilomètres des Pays-Bas, chez des gens très simples – une grand-mère et sa petite-fille, qui dans leur petite ferme élevaient un cochon et une chèvre. Des gens aussi simples qu'il est possible de l'être, et à la fois si courageux ! Une nuit, on frappe à la porte. C'était ma mère : "J'ai été dénoncée." Et qu'ont fait ces personnes si gentilles ? La grand-mère a quitté son lit pour le prêter à ma mère et elle a dormi... par terre. Le sol était encore en terre battue. Un si grand cœur ! Ma mère est restée avec nous jusqu'à la fin de la guerre... J'ai rassemblé tous les documents pour faire reconnaître comme Justes la famille qui nous avait sauvés. »

Fanny Swierk⁶ est conduite chez les voisins : « J'ai été accueillie avec amour. Mes parents adoptifs que j'appelais Mamy et Pépère m'ont manifesté énormément de tendresse, ils n'avaient pas d'enfants et s'arrangeaient pour que je ne subisse aucune privation. Il n'y avait cependant aucun arrangement financier prévu pour mon séjour chez eux. » À la Libération, Pépère est abattu par un collaborateur. Fanny n'a pas pu sauver son sauveur. Elle le fera nommer Juste.

¹ Cf. L'Année des Justes 2021-2022, organisée par l'Enfant Caché ASBL Sous le Haut Patronage de Sa Majesté le Roi.

² Herman Vandormael, *Les enfants cachés se souviennent*, Bruxelles, Racine, 2010.

³ Sylvain Brachfeld, *Merci de nous avoir sauvés*, Bruxelles, IRJB, 2007.

⁴ Adolphe Nysenholc (dir.), *L'Enfant sauvé : De la cache au statut*, Bruxelles, Didier Devillez/Institut d'Études du Judaïsme, 2019.

⁵ Herman Vandormael, *op. cit.*, p.195-196.

⁶ Adolphe Nysenholc, *op. cit.*, p. 122-123.

« Je ne sais pas par quel organisme, en 1943 j'ai été cachée, à 5 ans, chez les époux Fransolet, à Stembert, un village au-dessus de Verviers », écrit Colette Kwiat-Braibart⁷. « J'y ai été admirablement choyée, malgré le risque évident que ma présence leur faisait courir. Mariée, j'ai eu 2 enfants et mon fils est allé quelques fois en vacances chez Marie et Jules Fransolet, quand il était petit. Un déclic a motivé le fait que j'ai effectué des recherches pour retrouver leurs fils Roger. Je l'ai retrouvé et c'est pour lui, Roger, que j'ai introduit une demande au Yad Vashem, afin de décerner la Médaille des Justes parmi les nations, à titre posthume, à ses parents mes sauveurs. »

Ida Gnieslaw⁸ nous confie : « Je suis ici 74 ans plus tard, – grâce à Célestin et Maria Vanschoenbeek-Vangeel, mes Paeke, Moeke, qui ont ouvert leur porte et leur cœur au péril de leur vie, dans un monde de haine et de peur. Aujourd'hui, la médaille des Justes parmi les nations leur est remise à titre posthume. Je suis contente que cet événement ait lieu, parce qu'une chose dont on ne parle pas n'a jamais existé. »

Fred Erdman⁹ : « Je suis arrivé en grand secret dans cet appartement de Scheldestraat. À un moment, quelqu'un est venu le visiter. Je ne devais pas me faire voir et je me suis glissé sous le lit. "Ne te fais pas entendre, ainsi tu seras en sécurité." J'ai vécu en pantoufles durant plus de 2 ans. L'homme chez qui je demeurais était fonctionnaire municipal et résistant, chose qu'ignorait son épouse. Risque immense, je suis allé rendre visite avec lui à mes parents où ils se cachaient. Je reste toujours en dette à l'égard de ces gens d'Anvers qui m'ont sauvé au risque de leur propre vie. Aussi notre reconnaissance envers ces personnes est-elle inconditionnelle et profonde. Nous n'oublierons jamais. L'un et l'autre sont décédés, mais représentés par leur fille et leur nièce d'Uccle, nous les avons fait porter sur la liste des Justes : ceux qui ont fait l'impossible pour cacher des personnes recherchées par les nazis. »

Georges Suchowolski¹⁰ est caché à Vaux-Chavanne, dans la famille Collignon, déclarée Juste en 2010. « À la Libération, je ne voulais pas partir, on a dû me traîner... Je continue à rendre visite à ceux qui ont risqué leur vie pour me sauver. »

Maurice Sadowski¹¹ : « nous avons continué à avoir les meilleures relations avec Parrain et Marraine, et cela jusqu'à leur décès. Ils nous ont porté secours, au péril de leur vie et de celle de leurs proches. Sans eux, nous n'aurions sans doute pas survécu à la barbarie nazie. Le titre de Justes parmi les nations leur appartient de droit. »

Esther Goldfus-Arembaud¹² témoigne que sa mère convoquée pour le « travail » allait se rendre à Malines : elle, la fille, refuse : « Nous vivons des moments où même une mère ne peut conseiller son enfant. » La mère est déportée dans le 5^e convoi. La fille se retrouve dans la famille Suymens. « Leur fille Anne-Marie, qui était une sœur pour moi, me couvait jour et nuit. Elle avait 2 ans de plus que moi. Et jusqu'à son dernier jour, nous sommes restées très proches. » Mais le fils a des opinions proallemandes. Elle ne peut plus rester. Elle aboutit chez les Culot, où la dame trouve en elle « une jeune sœur fidèle et dévouée. » Seulement,

⁷ *Ibid.*, p. 134.

⁸ *Ibid.*, p. 125.

⁹ Herman Vandormael, *op. cit.*, p. 131, 134.

¹⁰ *Ibid.*, p. 440, 441.

¹¹ *Ibid.*, p. 398.

¹² *Ibid.*, p. 214-216.

suite à une dénonciation, elle doit partir. Ces deux familles seront citées comme Justes en 2006.

Joseph Guerschaft¹³ rapporte : « J'étais caché chez les Hofman, rue Victor Rauter, no 21. Ils m'appelaient "Jefke" – mon nom était Jossele. Je les appelais bompa et bomma. Ils étaient retraités. Lui avait été plombier à la Commune. Ils n'étaient pas fortunés, étaient même pauvres, et je n'avais pas de carte de ravitaillement. Mais ils me donnaient tout. Ils ont connu la faim pour moi. J'ai eu un abcès à l'oreille. À l'hôpital, ils m'ont apporté 2 œufs alors qu'eux avaient faim. » Ils ont été reconnus Justes en 1997. « Je dois tout de même remercier tous les habitants de la rue, qui savaient que j'étais juif : aucun ne m'a dénoncé. »

Bert Barend¹⁴ : « Nous devons énormément à Jelle et Jeltje de Vries, ces 2 personnes courageuses au grand cœur à qui nous repensons tous avec amour. J'étais considéré comme leur fils, si bien qu'après la guerre ils sont restés pour moi Hait et Mem (c'est ainsi qu'on dit père et mère en frison). Toutes mes vacances, depuis mes 10 ans, je suis allé chez eux. C'est à juste titre qu'ils ont reçu, après leur mort, la distinction du Yad Vashem. Merci à tout le village d'Oudega Kolderwolde. »

Edith Kuropatwa¹⁵ : se trouve chez les Louviaux, un couple de boulangers très uni, mais qui ne lui manifestait aucune affection. À l'école, elle avoue qu'elle n'est pas baptisée, car juive et qu'elle ne peut donc être baptisée. Ses grands-parents et sa tante viennent lui dire qu'elle mettait tout le monde en danger ! Or l'inverse s'est passé : « le village entier me protégeait, merci à vous, gens de Marloie... Parler aussi étourdiment avait été pour moi un moyen de rechercher l'amitié, les bisous, les caresses dont je manquais dans la famille Louviaux. »

Axel Schloss¹⁶ se rappelle : « Grâce à un groupe de résistants, une alerte fut donnée au cours de laquelle tous les enfants quittèrent le home d'Aische-en-Refail et furent recueillis par des familles du petit village de Perwez. » C'est ainsi qu'Axel fut hébergé par la famille Depas-Pierson, malgré les risques encourus à l'époque. Il estime qu'il leur doit, ainsi qu'à la commune, une reconnaissance éternelle... En 1986, il récolta des fonds auprès de la ville de San Francisco dans le but d'apposer une plaque commémorative à Perwez. Elle se trouve dans la salle principale de la Maison communale, on peut y lire : « San Francisco en reconnaissance aux habitants de Perwez qui sauvèrent des enfants israéliens pendant la guerre 40-45. » Axel proposa encore aux édiles de Perwez de financer l'agrandissement et l'embellissement de la plaine de jeux.

Ariel Eder¹⁷ se retrouve dans une cinquième cache : « Georgette et Pierre m'ont aimé comme leur propre enfant ... Pierre était mon héros, Georgette ma bonne fée ... Ils m'ont entouré d'un amour chaleureux ... Le frère de Pierre, un prêtre, a rédigé, un faux certificat de reconnaissance de naissance avant le mariage. Georgette fit avec moi, comme la fille du Pharaon avec Moïse : lui aussi fut sauvé par une nouvelle identité ... Les sœurs de Pierre me mettaient à l'épreuve : "Tu n'aimerais pas retourner chez tes parents" ? » Je répondais : « Non ils n'avaient qu'à pas me laisser... Pierre, mon sauveur, résistant, meurt d'une balle,

¹³ *Ibid.*, p. 245.

¹⁴ *Ibid.*, p. 105.

¹⁵ *Ibid.*, p. 289.

¹⁶ Adolphe Nysenholc, *op. cit.*, p. 133, propos recueillis par Mina Buhbinder.

¹⁷ Herman Vandormael, *op. cit.*, p. 119-123.

lors du débarquement (cf. Fanny Swierk). Sur cette photo, j'ai eu les yeux gonflés d'avoir pleuré : je ne voulais pas partir... Après, quand ma mère me réprimandait : Ce n'est pas ce que ferait ma maman française... Cela développa une sorte de jalousie envers Georgette. Celle-ci est venue nous visiter en Israël, en 1985 ... Il y avait à la tête de cette famille Lefrançois, la Dame, avec majuscule, la grand-mère, Mémère. C'est elle qui éduqua ses enfants dans les valeurs d'humanité et de dignité qui ont conduit la famille entière à mériter le titre de Juste parmi les peuples. Pour eux, ma famille a planté cent arbres dans la Forêt du mémorial, en Israël. »

De fait, ces enfants « abandonnés » pour être sauvés, ont trouvé des parents de substitution, qui, en défiant le danger, leur ont dispensé un amour plus fort que la mort. Si les parents leur ont donné la vie, ces parrains leur ont donné leur vie. Et en leur attribuant le titre de Juste (avec un mot sacré), les sauvés leur confèrent en retour une sorte de vie éternelle.

Dans les récits sont cités des Justes célèbres, dans le cadre non de famille mais d'institutions :

Le commandant de Dossin m'explique, se souvient Sylvain Suchowolski¹⁸ que : « la Reine Élisabeth avait obtenu que tous les enfants juifs de moins de quinze ans qui se trouvaient à la caserne Dossin sans leurs parents ne soient pas déportés et qu'ils soient placés dans des foyers sous le contrôle des Allemands. "Donne-moi ton vrai nom et tu seras libéré". »

Léon Rozencwaig¹⁹ évoque ce père, l'abbé André pour le nommer et lui rendre hommage : « Mon père et moi avons rendez-vous avec lui à la Barrière de Saint-Gilles... Portant ma valise bien trop lourde pour moi, l'abbé m'emmena à Namur dans la maison des jeunes qu'il gérait et où il habitait... Les enfants y étaient rompus aux répétitions nocturnes des exercices d'alerte et de fuite. »

Sara Liba Lamhout²⁰ connaît quatre caches, dont une chez le Prince de Ligne. « Les Sœurs ont été des mères pour nous. »

Roseline Lewin²¹ se souvient : « C'est Paule Renard, – Solange – qui m'a amenée à une adresse clandestine à l'âge de 4 jours. En 1997, j'ai enfin obtenu des détails concernant ma naissance clandestine et mes débuts concernant ma naissance. Robert Lambert et mon oncle Koniecpol Léon (Leib) étaient interviewés à l'occasion de la remise de médailles aux Justes et Paule était interviewée dans la salle. Elle se plaignait de n'avoir jamais retrouvé la trace d'un nouveau-né de 4 ou 5 jours qu'elle avait été chargée d'amener à une cachette. Ce bébé, c'était moi. Elle se souvenait qu'un jour ensoleillé de mai 1944, elle se trouvait tout près de la gare du Midi, le bébé dans les bras, quand tout à coup a retenti le signal d'alerte aérienne. Elle s'est d'abord réfugiée dans les locaux de l'usine de chocolat Côte d'Or, puis, d'une cabine, elle a appelé quelqu'un pour l'aider à amener l'enfant jusqu'à la cachette de Watermael-Boitsfort. Et c'est au cours de ce trajet qu'elle a fait connaissance de l'homme

¹⁸ *Ibid.*, p. 444-445.

¹⁹ *Ibid.*, p. 390-391.

²⁰ *Ibid.*, p. 294.

²¹ *Ibid.*, p. 296-297.

qui allait devenir son mari... Plus tard en Israël, j'ai rencontré quelqu'un pour qui j'étais celle qui se postait en permanence près de la porte d'entrée, dans l'attente d'une éventuelle visite de ma maman. »

Nico Hamme²² a quitté l'internat, du château de Bassines, près de Méan (Condroz), le 15 octobre 1943, la veille où son directeur Eugène Cougnet est arrêté et déporté. Une plaque à Méan rappelle le grand courage de ce Juste (1983), qui a permis à une quarantaine d'enfants d'être sauvés.

Arnold Wolkowitz²³ : « J'ai été amené chez un vicaire de la paroisse Saint-Christophe, Émile Boufflette (Juste en 1978). Le soir, nous avons eu de longues conversations sur le judaïsme, le christianisme et sur la Palestine. Nous nous sommes séparés en nous donnant rendez-vous à Jérusalem en 1947, entre janvier et le 15 août. Sur la place centrale de la ville ... Après la guerre, en 1947, j'étais au rendez-vous de Jérusalem. Tous les jours, de midi à deux heures. Dans la chaleur torride du mois d'août. Deux mois plus tard, mon père m'a fait rentrer en Belgique. Je me suis rendu au presbytère. J'ai appris que l'abbé Boufflette avait été arrêté par la Gestapo, déporté à Buchenwald, où les Allemands l'avaient pendu. »

Il y a d'innombrables cas qui sans aboutir au titre ont manifesté toute leur affection à travers leurs témoignages :

Par exemple Ilona Nejszaten²⁴, qui fut placée, chez des amis, un vieux couple sans enfants. « Le mari, socialiste, enrageait de voir Mimi, sa pieuse épouse, m'emmenant à l'église. "Ses parents nous ont confié leur petite fille juive et tu fais tout pour la convertir !" ronchonna le mari. Imperturbable, sa femme répondit : "Antoine, tu ne sais donc pas que Jésus est le Roi des Juifs ?" »

Eva Kaminski-Brakier²⁵ note : « Bastogne. Offensive Von Rundstedt. Nous dormons dans la cave, sous la table-pétrin. Bon Papa et Bonne Maman entourent Lili. "Tu sais, si on était mort, ta Maman aurait vu qu'on t'a protégée jusqu'au bout". »

Mais de nombreuses situations rendent la démarche pour faire nommer un Juste difficile, voire impossible :

Louis Godschalk²⁶ : « J'ai été sauvé grâce à Mme Hester J.O. Van Lennep qui est venue me chercher à la crèche. » Elle appartenait au Group *Trouw*. Sans souvenirs, sans famille : tous massacrés. Pas de parents, comme Bert, Ariel, Fred, pour donner l'idée de rendre hommage. Et quand on a connu d'innombrables caches, qui choisir comme Juste ?

Charlotte Klipstein²⁷ est passée par huit caches, dont une chez un flamingant collabo, M. Bruwaert, échevin sous l'Occupation, pourtant un brave homme, reconnaît-elle.

²² *Ibid.*, p. 254-255.

²³ *Ibid.*, p. 466-467.

²⁴ Adolphe Nysenholc, *op. cit.*, p. 118.

²⁵ *Ibid.*, p. 125.

²⁶ Herman Vandormael, *op. cit.*, p. 191.

Nanette Mahler²⁸ a connu quatre caches. Chez Clémentine : « Je n'en ai malheureusement gardé que de mauvais souvenirs. » De la moutarde sur le pouce ou, punie, enfermée dans le clapier des lapins. « Mais cela n'empêche pas d'être très reconnaissante à Clémentine d'avoir contribué pendant toute une année à me sauver ... Mes parents avaient utilisé tout leur argent pour indemniser les familles qui nous avaient aidés, et maman avait même vendu sa bague de fiançailles. »

Il y a le cas d'enfants maltraités, comme Édith Maisner²⁹ : « Chez l'abbé De Breucker, sa sœur Clara avec qui il vivait, me maltraitait. Je devais faire le ménage et nettoyer l'église. "Tu n'es qu'une sale juive, on aurait mieux fait de t'envoyer au camp". Un jour les Allemands sont venus perquisitionner. On m'a cachée dans la cave sous un tas de charbon. Les soldats ont un peu remué le tas, mais ne m'ont pas trouvée. Le prêtre m'a envoyée dans un orphelinat à Brugelette, près de Lessines. » Incontinente au lit, elle y connaît des sévices corporels, est exploitée pire que Cendrillon, ne mange jamais à sa faim, a dû veiller une sœur décédée, on lui arrache une poupée qu'on lui a offerte et qu'on jette dans le poêle... Elle vivra non mariée, seule. (cf. Regina Gielbartowicz)

Anna Pataschnik³⁰ subit le même sort à travers sept caches : À 7 ans, « chez les chanoinesses de Saint-Augustin, je devais travailler de six heures du matin jusque tard le soir. J'étais tout simplement la bonne, Marthe, la servante de Marie. » Esclave, elle n'aura aucune motivation pour la reconnaissance.

Ida Opal³¹ : Au départ, une famille très pieuse pensait cacher un prêtre d'origine juive : le Père Siméon, un bénédictin. Mais, avait-il dit : « Pourquoi pas un enfant juif à ma place ? » C'est ainsi qu'Ida échoua chez eux. Elle apprendra l'existence d'un fils issu du premier mariage de la mère. Ce fils était à présent un officier SS. Il revient à la Libération, et Ida est jetée à la rue.

Charles Erlbaum³² était chez une femme dont le fils portait une chemise noire : « Toi avec ton bel uniforme ! Si jamais tu parles !... » Il n'a jamais dénoncé. Et de conclure avec humour : « La menace d'une mère est plus forte que les ordres du Führer. »

Salomon Gemeiner³³ est toute la guerre avec sa mère, chez une dame qui « faisait affaire » avec les Allemands. « Ce qui ne m'empêche pas de lui être très reconnaissant. »

En revanche, Madeleine Goldman³⁴ était à Tournai, chez des chanoinesses très charitables, puis à Bruxelles. « Les sœurs m'ont donné une excellente éducation. La mère supérieure, Josefa, se considérait comme notre maman et la sous-directrice comme notre père : sévère quand l'autre était amour. Nous passions même des vacances dans leurs familles à St-

²⁷ *Ibid.*, p. 193.

²⁸ *Ibid.*, p. 317, 319.

²⁹ *Ibid.*, p. 323.

³⁰ Herman Vandormael, *op. cit.*, p. 365.

³¹ Adolphe Nysenholc, *op. cit.*, p. 119.

³² Herman Vandormael, *op. cit.*, p. 365.

³³ *Ibid.*, p. 183.

³⁴ *Ibid.*, p. 222.

Idebald ou Nieuport. Elles ont été extraordinaires avec nous. J'ai gardé contact avec les religieuses jusqu'à leur décès. »

Dans les recueils de récits cités, on trouve d'innombrables témoignages dans ce sens d'anciens enfants cachés dans des institutions religieuses catholiques.

Quand une nomination de Juste a lieu, c'est un vrai petit miracle. Car il fallait :

- se souvenir du nom, ce qui n'était pas le cas de pas mal de bébés cachés ;
- que le sauveur soit encore vivant ou ait une descendance ;
- ne pas avoir émigré loin au-delà des océans, notamment en adoption ;
- ne pas avoir souffert, été exploité, voire abusé ;
- ne pas avoir été converti pour toujours et ignorer ses origines ;
- ne pas avoir subi de traumatisme si fort qu'on veut tout oublier ;
- ne pas se décourager dans les démarches (récolte des documents et des témoignages) ;
- ne pas avoir des parents jaloux des parrains de guerre préférés ;
- ne pas devoir s'adresser à des descendants antisémites qui refusent un diplôme d'Israël ;
- ne pas avoir été hébergé dans les homes de l'AJB (puisque surveillés par les Allemands) ;
- ne pas avoir été caché dans une famille où il y a un collabo, ou une femme qui aurait des « affaires » avec les Allemands ;
- ne pas avoir été caché avec les deux parents, sinon avec la mère (car les sauveurs sont les parents...) ;
- ne pas avoir perdu contact avec les sauveurs ou ne plus avoir l'énergie pour retrouver un descendant.

C'est ainsi que l'on peut expliquer que sur les quelque 25 000 Juifs qui ont survécu en Belgique, grâce à au moins autant de sauveurs, – sinon dix fois plus (car pour une personne secourue, il fallait l'aide et la complicité de plusieurs autres), – près de 2 000 personnes (exactement 1 774, surtout des couples), et pas plus, ont été reconnues comme Justes. Il y a de nombreux cas où les sauvés sont restés en relation suivie avec leurs sauveurs, et cela vaut plus qu'un diplôme. La plupart des sauveteurs estimait normal d'aider son prochain, et trouvait leur récompense dans l'acte même de sauvetage. Le fait de ne pas pouvoir honorer les innombrables sauveurs inconnus ne doit pas empêcher de rendre hommage aux quelques Justes connus. Et à travers ces derniers on reconnaît aussi les premiers.

Les romans

Les récits de vie des sauvés égrènent une longue kyrielle de mercis aux sauveurs : Seulement avec de bons sentiments, disait Gide, on fait de la mauvaise littérature. En tout cas, dans les autobiographies littéraires d'enfants cachés écrivains, on ne trouve guère cette gratitude énoncée en des termes aussi simplement explicites, ni de description de scènes d'apothéose lors de cérémonie de remise du diplôme de Justes.

Boris Cyrulnik est placé par l'Assistance publique dans des familles d'accueil dès 1942. Dans *Je me souviens*³⁵, il écrit : « Entre mon évvasion et la fin de la guerre, il y a eu vingt, trente, quarante personnes qui se sont relayées pour s'occuper de moi. Je les croiserai aujourd'hui, je ne les reconnaîtrai pas. Je n'ai jamais su leur nom et je ne reconnaîtrai pas leur visage. »

Ettel Hannah, dans *Le Caillou de lune*³⁶ raconte comment, fillette de cinq ans dont elle recrée la mentalité naïve, elle passe la guerre dans une ferme louée avec ses parents, qui sont en fait ses sauveurs.

Berthe Burko-Falcman, dans *L'Enfant caché*³⁷, évoque certes ceux qui ont recueilli la jeune héroïne, Estelle. Il ne s'agit que d'un bref préambule au livre qui raconte surtout son après-guerre où, comme par fidélité à ses morts affamés dans les camps, elle devient anorexique. Mais, les Pleygade qui l'hébergent dans leur « maison austère » sont décrits comme « chaleureux et distants ». Or, arrive Daniel, un garçon juif, qui lui glisse à l'oreille : « Tu es comme moi, cachée. » Du coup, pour elle, ses sauveurs « étaient devenus des étrangers qui la cachaient. » Ils sont presque aussi lointains, froids, morts pour elle que ses parents. Et ils sont absents le reste du livre.

Dans *Histoire d'une vie*³⁸, Aharon Appelfeld consacre son chapitre huit à décrire avec plus de vie la relation affective avec sa logeuse, mais non moins conflictuelle. Ayant fui le camp de rassemblement (en Bucovine), il se réfugie dans la forêt où, âgé de dix ans, il arrive dans la maison d'une prostituée. Il en dressera un portrait saisissant de vérité : « La maîtresse des lieux s'appelait Maria, elle vivait seule. Presque chaque nuit un homme entraînait dans la chaumière... Dans la baignoire, elle se prélassait durant des heures... chantait, bavardait, évoquait des souvenirs et même se confiait... Elle battait des cartes. Le jeu la distrait. De temps à autre, elle éclatait de rire, mais parfois son visage s'assombrissait et elle poussait un cri. Une fois dans un moment d'humeur sombre, alors que le sandwich que je lui avais servi lui avait déplu, elle m'agrippa et cria : "salaud, je vais te tuer !" ... La plupart du temps, elle restait repliée sur elle-même, ne m'adressait pas la parole... L'hiver elle semblait plus jeune... "J'ai des sœurs, je ne les aime pas... Les parents non plus ne m'aiment pas", dit-elle en ricanant... Sa joie remplissait la hutte d'une lumière merveilleuse, mais ses accès de dépression étaient plus violents que sa joie... (avec) "Je vais t'égorger". Il était clair qu'elle connaissait mon secret et qu'au moment propice elle mettrait son projet à exécution... J'avais peur de Maria... »

³⁵ Boris Cyrulnik, *Je me souviens*, Paris, L'Esprit du Temps, 2009 ; Paris, Odile Jacob, 2010.

³⁶ Ettel Hannah, *Le Caillou de lune*, Paris, Michalon Éditeur, 2003. Prix de la Fondation Auschwitz 2001.

³⁷ Berthe Burko-Falcman, *L'Enfant caché*, Paris, Seuil, 1997.

³⁸ Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Paris, L'Olivier, 2004. Prix Médicis étranger.

Or la pluie durant un mois fit s'effondrer le toit. Et la femme sauvage devint une furie, le bat, elle casse tout sentiment de gratitude : « Va-t'en. Que je ne te voie plus. »

Il n'y aurait apparemment pas de best-seller d'hommage à leurs sauveurs.

Louis Begley dans *Une éducation polonaise*³⁹, raconte, lui, son odyssée, à l'âge d'environ neuf ans, à travers la Pologne occupée par les nazis où par peur d'être pris, il doit continuellement fuir, en compagnie de sa tante. Il n'y a partout que des gens dont il faut se méfier. Affublé d'un faux nom, il a appris à mentir pour préserver sa vie. Or, on veut le sauver, lui faire faire sa communion, mais pour être ainsi sacré, il doit se rendre coupable d'une fausse confession, à savoir qu'il a été baptisé. « À mesure que j'écoutais le Père P., ma situation personnelle devenait atroce et désespérée... J'étais un hypocrite... Je m'apprêtais à me rendre coupable d'un sacrilège. » Par son mensonge, le petit Begley se sent « en état de péché mortel ». Il perd son identité. Après la guerre, il ne reprend pas son nom. Il est un homme qui n'a pas eu d'enfance dont il puisse supporter de se souvenir. Il a dû s'en inventer une. Il ne sera jamais lui-même. « Mentir pour moi est devenu une deuxième nature. » Le sauveur de son âme fut celui qui précipita sa perte ! À qui dire merci ?

Georges Perec, dans *W ou Souvenir d'enfance*⁴⁰, décrit brillamment avec la moquerie d'un laïc l'institution chrétienne, le collège Turenne, à Villard-sur-Lans, où il est caché. Les directrices, des sœurs, « étaient sévères et peu enclines à la tendresse. Le directeur des Études était au contraire d'une très grande gentillesse et j'avais pour lui un sentiment proche de la vénération. » Mais il ne le nommera pas comme Juste. En fait, la personne qu'il décrit avec une grande affection est sa tante qui loge à proximité du collège et qu'il voit régulièrement. C'était elle sa personne tutélaire.

Dans *Touch wood*⁴¹, Renée Roth-Hano raconte que cachée dans un couvent, en Normandie, elle était en première ligne lors du débarquement des Alliés. Les bombes tombaient de tous les côtés. Elle prie et promet que si elle survit, elle se fera nonne. Or, elle survit et retrouve sa famille. Tenir sa promesse c'est trahir ses parents, et ne pas la tenir c'est être ingrate envers ses sauveuses.

Saul Friedländer (historien spécialiste de la Shoah et du nazisme), dans *Quand vient le souvenir*, va, lui, accomplir la démarche pour devenir prêtre jésuite, par reconnaissance envers ses maîtres qui l'ont sauvé. Il va voir le père L., jésuite et professeur, qui venait parfois prêcher à Montluçon : « Il m'avait pris en amitié... » Ce père jésuite lui parle du judaïsme, le respecte comme juif. « Il ne me poussait pas à choisir un chemin ou l'autre – et peut-être eût-il préféré me voir rester catholique – mais son sens de la justice (ou était-ce une charité profonde ?) me reconnaissait le droit de juger par moi-même, en m'aidant à reprendre contact avec mon passé. »⁴² Voilà comment Friedländer rend hommage à ce père spirituel, qui sauve son âme, ou du moins son identité juive.

³⁹ Louis Begley, *War Times Lies* (1989), *Une éducation polonaise*, Paris, Grasset, 1992, p. 156-157. Prix Médicis.

⁴⁰ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, p. 125.

⁴¹ Renée Hano, *Touch Wood* (1988), trad. par l'auteurice, *Touchons du bois !*, Paris, Flammarion, 1999.

⁴² Saul Friedländer, *Quand vient le souvenir*, Paris, Seuil, 1978, p. 105, 128. Prix Pulitzer.

Georges-Arthur Goldschmidt, grand traducteur de Kafka, rappelle dans *La traversée des fleuves*, comment adolescent caché dans une institution catholique il a embrassé le christianisme jusqu'à l'extrême dans sa douleur mystique.

Issu d'une famille juive convertie au protestantisme, il est caché dans une institution religieuse d'obédience romaine. Il y subit des punitions corporelles innombrables, qu'il vit comme s'il était un martyr chrétien. De fait, persécuté, il se sentait coupable. « J'étais, sur fond d'hypocrisie, un enfant très pieux, ravi d'offrir ses souffrances à Jésus. En secret, je le tenais un peu pour mon grand frère, peut-être étais-je même un peu lui. »⁴³ Et il s'engage à fond dans cette imitation de Jésus. « J'étais prêt à offrir ma mort pour le salut du monde... Je vivais dans la piété et l'exaltation et je me souhaitais martyr. » Son éducation luthérienne ne l'empêchait nullement de réciter le je vous salue Marie. Par masochisme autant que par conviction, il dit vouloir se « convertir au catholicisme... je rêvais de devenir prêtre. »⁴⁴ Mais, comme Friedländer, c'est un abbé qui lui redonne foi dans le judaïsme en lui faisant valoir que « le christianisme [est] inexistant sans son fondement juif. Péguy était dreyfusard. »⁴⁵ Celui qui aimait ceux et celles qui le faisaient souffrir pour accéder à un état d'extase – libéré de sa dette par son directeur de conscience, – finira républicain agnostique.

Toutes ces œuvres littéraires ont été analysées au long de chapitres de l'ouvrage collectif *L'Enfant terrible de la littérature*⁴⁶. Mais aucun des auteurs ne parle de faire reconnaître ses sauveurs comme Justes.

Il existe peu d'ouvrages écrits par des enfants cachés qui soient consacrés entièrement à leurs sauveurs⁴⁷. Il y a certes le récit historique de Herman Nowak, *Cyrille Berger Enfant Caché* (2000). Il fut recueilli par plusieurs célébrités, comme l'abbé André, le père Bruno Reynders, René Ceuppens (secrétaire du cardinal Van Roey) et surtout Madeleine Sorel, qu'il seconde en tant que grand de la colonie d'enfants durant plus d'un an et à qui il rend un « vibrant hommage » tout au long de ses pages qui décrivent avec précision le sauvetage au quotidien réalisé par cette grande dame. Le livre a été diffusé dans l'enseignement de la Communauté française et à l'École royale militaire.

L'ouvrage en néerlandais sur Régina Sluszný, *Vergeten Oorlogskinderen*⁴⁸ est consacré au couple qui l'a sauvée. « J'ai vécu chez mes parents de guerre comme une enfant libre. Et après, la guerre, j'ai passé tous mes week-ends chez eux jusqu'à mes 16 ans. Mes sauveurs se comportaient comme des parents. D'ailleurs, à la Libération, malgré leur grand attachement à "leur" petite fille, c'est eux qui ont demandé à ma mère de venir me chercher. Pourquoi avoir pris ce grand risque durant la guerre ? La réponse de l'homme fut : "J'aurais dû faire quoi alors ?" » C'était l'évidence même pour ces gens du peuple. « Ce n'est qu'en 2011 que j'ai fait reconnaître Anna et Charel comme Justes parmi les nations, et ce à Hemiksem, dans leur maison communale. Les Allemands, qu'ils ont bravés, étaient casernés juste à 200 mètres derrière la maison où j'ai passé la guerre. »

⁴³ Georges-Arthur Goldschmidt, *La traversée des fleuves*, Paris, Seuil, 1999, p. 154.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 195.

⁴⁵ *Ibid.* p. 196.

⁴⁶ Adolphe Nysenholc, *L'Enfant terrible de la littérature : Autobiographies littéraires d'enfants cachés*, Collection Mosaïque, Institut d'Études du Judaïsme, 2011.

⁴⁷ *L'Enfant de Noé* d'Éric-Emmanuel Schmitt est un hommage indirect à l'Abbé André, dont il s'inspire pour créer la figure du Père Pons, mais le livre n'est pas écrit par un enfant caché.

⁴⁸ Paul de Keulenaer, *Vergeten Oorlogskinderen*, ASP, 2012, traduction en français : *Les oubliés de la guerre*, ASP, 2020. Le livre est construit en un contrepoint entre Régina Sluszný et son mari Georges Suchowolski.

Il y a *Bubelè l'enfant à l'ombre*⁴⁹. Si vous permettez que j'en parle. Il a été réédité dans Espace Nord, la Collection du Patrimoine littéraire belge francophone et traduit en italien, en néerlandais, et une traduction en hébreu est en cours. En effet, on lui reconnaît une dimension poétique. Les faits sont véridiques, mais les mots sont inventés. Car le but du livre était certes de témoigner du couple flamand de Bruxelles, des ouvriers, qui m'ont élevé, mais surtout de tenter de les faire revivre. Je fis un premier jet de mes souvenirs. Le lendemain, ces mots me sont apparus sans vie. J'avais l'impression d'empêcher d'exister ceux qui m'avaient permis de survivre. Pire : de moi-même les faire disparaître, incapable de faire avec eux ce qu'ils ont fait avec moi : les sauver ! Or je voulais les sauver. C'était à mon tour de le faire. Et j'ai dû me rendre à l'évidence : ce n'est que par l'art d'écrire que l'on peut y arriver. Il faut travailler son écriture de manière à obtenir des effets, à toucher le lecteur, à le faire rêver. Et pour cela il faut rêver soi-même sa vie et trouver des images, qui parlent à l'imagination. Il y a par exemple le thème de l'ombre. Le titre n'est pas *L'enfant dans l'ombre* (un cliché) – mais *à l'ombre*, comme l'enfant au ballon. Il y a quelque chose de ludique, car, naïf, il jouera avec son ombre, dont il n'a pas tout à fait conscience que c'est une image de sa mort, une caricature grimaçante de son angoisse ; il cherche néanmoins à s'en défaire, comme si elle était attachée à son pied, par un fil invisible, tel un cerf-volant, etc. La plupart des éléments du récit sont travaillés de cette façon pour multiplier leur sens, comme en poésie.

Bresson disait : « L'essentiel ne doit pas être dit. Il faut le faire sentir. » Et c'est ce que j'ai fait avec *Bubelè*, avec une parole cachée, des mots rentrés, un culte de la litote : dire moins pour dire plus. Et cela a réussi dans une certaine mesure, vu les dizaines de lettres que j'ai reçues de quatre continents, où l'on me dit combien le livre a touché, combien les sauveurs du jeune enfant sont vivants.

J'ai commencé à écrire en 1980. Et le livre a été publié en 2007. Un quart de siècle d'écriture, de relecture et réécriture, pour trouver à chaque page la métaphore qui allait faire rêver le lecteur. Pourquoi un si long temps sur un livre ? J'avais peur que ce ne fut pas apprécié, que ce serait lettres mortes, de tuer mes sauveurs. J'avais sans doute envie de me faire adopter, de montrer combien j'avais été aimé, et que le lecteur avec ce modèle prenne le relais de mes sauveurs, me sauve donc... J'aspirais aussi à faire revivre à travers eux mes parents, eux qui avaient eu les derniers contacts avec ma mère et mon père. Mais il y a plus : tout le temps que j'écrivais, j'étais avec eux, avec ces êtres qui m'ont adoré, j'étais aimé. Ma Juste me disait à chacune de mes visites, à propos de notre histoire : « Je pourrais en faire un livre. » Mais elle n'avait pas été à l'école. Moi, oui. C'était donc à moi à le faire pour elle.

Ma confession s'arrête à 13 ans, la fin de l'enfance, où j'attends toujours le retour de ma mère, de mon père, où l'on reste dans le rêve qu'est l'espoir, et ne se termine pas à la cérémonie réelle de reconnaissance de Justes qui a eu lieu en 1991 à l'Hôtel de Ville de Bruxelles avec remise du diplôme à leur petite fille. Cela c'est l'Histoire et non plus de la littérature...

Et en fait, si je privilégie dans la narration le point de vue du jeune enfant que j'étais, on se rend compte que c'est moi adulte qui prête au petit la parole (d'où l'ironie, on sait qu'un enfant ne peut s'exprimer avec ces mots souvent à double sens ; mais vu l'identification

⁴⁹ Adolphe Nysenholc, *Bubelè l'enfant à l'ombre*, Paris, L'Harmattan, 2007, rééd. Espace Nord, 2013, Postface de Rossano Rosi. Finaliste du Prix Rossel.

établie dès le départ avec lui, on voit dès les premières lignes à travers ses yeux, on joue le jeu). En effet, le livre commence avec ces mots : « C'est quand demain ? », un mot d'enfant qui attend... En somme, au fond de l'enfant, il y a sa marraine de guerre, celle qui aimait raconter leur histoire, celle qui avait alimenté ses souvenirs... Cela n'est pas manifeste au premier degré. Mais, le livre est conçu avec ce double fond, qui lui donne sa densité, sa résonance⁵⁰.

Il faudrait aussi parler des Justes au cinéma, et là vous avez ce magnifique hommage à un sauveur incarné par un Michel Simon génial, dans le *Vieil homme et l'enfant*, réalisé par Claude Berri, avec un humour très juste⁵¹.

Les Justes sont des modèles pour les jeunes qui peuvent s'identifier à des concitoyens qui ont aimé les Juifs au point de risquer leur vie pour eux. Les Justes ont exercé leur droit, sinon leur devoir, à la désobéissance civile à des lois injustes. Par leur acte de résistance, ils ont combattu l'antisémitisme. Ils sont des exemples à mettre en évidence. On peut toujours s'inspirer de ceux qui ont pratiqué naguère l'amour du prochain. Car il s'agit de lutter contre la nouvelle la haine des Juifs.

Les écrits sur ces héros du quotidien perpétuent à juste titre leur mémoire.

⁵⁰ Cf. ma contribution à Nathalie Zajde (dir.), *Qui sont les Enfants Cachés*, Paris, Odile Jacob, 2014.

⁵¹ Cf. Adolphe Nysenholc, « Amour et Juifs au cinéma », *La Revue Générale* no 9/10, 2016.